Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 2 (1857)

Heft: (12): Supplément au No 12 de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor: M.N.N.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-328360

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SUPPLÉMENT AU N° 12 DE LA REVUE MILITAIRE SUISSE

JUILLET 1857.

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(Suite.)

DEUXIÈME BATAILLE DE ZURICH.

La coalition, à cette époque, poussée par la jalousie qui, comme nous l'avons vu plus haut, animait l'Angleterre et l'Autriche contre les succès de Suwarow en Italie, arrêta un nouveau plan trop gigantesque pour les moyens dont elle disposait, mais qui n'était que l'exécution de la convention conclue entre les cours de Londres, Vienne et Pétersbourg. Pour pousser à la conclusion de cette convention, l'Angleterre et l'Autriche firent valoir l'avantage de réunir toutes les troupes d'une même nation sous les ordres de leurs propres chefs, prétendant que c'était le moyen unique d'éteindre la rivalité dangereuse qui commençait à se manifester entre les Russes et les Allemands; elles obtinrent ainsi de la cour du czar que son contingent entier passerait dans les Alpes dont le climat était plus avantageux aux Russes que celui d'Italie, et où il formerait l'armée du centre sous les ordres de Suwarow. — D'après cette même convention, la conquête de l'Italie devait être achevée par une armée autrichienne aux ordres de Mélas. L'archiduc Charles, avec une troisième armée, formée des contingents des Cercles, était chargé d'agir depuis le Brisgau au confluent de la Moselle. En même temps, 45,000 Anglo-Russes, débarqués en Hollande, après la conquête de cette république, dont on ne doutait nullement, devaient pénétrer en Belgique, soufflant devant eux le feu de l'insurrection et se liant par leur gauche aux troupes de l'archiduc. Le théâtre de la guerre s'étendait ainsi de l'Apennin au Zuidersée.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est ensuite de ce nouveau plan que l'archiduc évacua la Suisse et que Suwarow dut venir l'y remplacer. Mais pourquoi l'archiduc évacua-t-il la Suisse avant l'arrivée de Suwarow? Ce fut d'abord en exécution des ordres exprès venus de Vienne; ensuite à raison des conflits qui s'étaient élevés entre lui et Korsakow, et enfin par crainte de ceux qu'il prévoyait devoir s'élever immanquablement entre lui et Suwarow, s'il attendait son arrivée.

Lorsque Suwarow commença à faire ses préparatifs pour entrer en Suisse, il se mit en relations avec Hotzé et Korsakow, pour concerter avec eux la marche des opérations auxquelles ils devaient concourir. Le 10 septembre, il fut convenu que Suwarow quitterait Bellinzona

le 21 et attaquerait le St-Gothard. Strauch, qui observait Turreau sur les routes conduisant en Italie, fut chargé de couvrir cette expédition. Une brigade autrichienne eut ordre de se porter de Dissentis à Amsteg par le Crispalt. Suwarow comptait être maître du St-Gothard le 24, arriver à Altorf le 25, le 26 à Schwytz et le 27 à Lucerne où une division, qu'il voulait détacher de la vallée de la Reuss, viendrait le joindre par l'Engelberg en tournant la rive occidentale du lac de Lucerne. — Hotzé, renforcé de 5000 Russes du corps de Korsakow, devait s'avancer d'Uznach sur Einsiedlen et se faire soutenir par des colonnes de flanqueurs qui se dirigeraient de Sargans sur Glaris et de Flims sur Schwanden pour de là traverser le Klönthal. Ce premier mouvement achevé, la destination ultérieure de Hotzé était de prendre en flanc la position des Français sur l'Albis, tandis que Korsakow, débouchant par Zurich, les attaquerait de front et se réunirait ensuite avec le général autrichien.

Si ce plan réussissait, les Alliés, maîtres du cours entier de la Reuss, se seraient trouvés en mesure de marcher sur l'Aar avec toute la masse de leurs forces. Suwarow prévoyait bien que ces progrès n'auraient lieu qu'en se frayant le passage des montagnes l'épée à la main; mais il se croyait d'autant moins exposé qu'après la conquête du St-Gothard, il dépendait encore de lui de gagner la vallée de la Linth, ou, au pis-aller, celle du Rhin.

L'idée d'ouvrir l'offensive entre le lac de Lucerne et celui de Zurich était certainement juste, et Suwarow choisit à cet effet la ligne du St-Gothard et de la Reuss comme la plus courte, la plus propre à faciliter la réunion prompte des forces sur la partie importante du théâtre de la guerre. Cette manœuvre cependant était sujette à de grands inconvénients et présentait beaucoup de difficultés:

a) Il fallait gravir le St-Gothard, l'emporter et le traverser par des chemins très difficiles, à peine praticables pour l'artillerie du plus petit calibre;

b) L'armée prêtait le flanc à l'ennemi pendant 4 jours en s'enfonçant dans les défilés les plus effroyables de la terre;

c) Il fallait s'assurer des débouchés latéraux de ces défilés et on ne pouvait le faire qu'en poussant en avant des détachements trop faibles pour se mesurer avec les forces ennemies; il fallait de plus garder derrière soi les entrées d'une manière tout aussi précaire;

d) La marche ne couvrait point les communications indispensables pour faire arriver les transports, et la colonne devait conduire avec elle tous les objets de première nécessité;

e) Suwarow ne pouvait compter d'atteindre sa véritable ligne de

retraite et de ravitailler ses troupes des magasins autrichiens qu'après avoir terminé cette longue et pénible marche ;

f) Le grand éloignement du général en chef, la fixation des rendez-vous des colonnes sur des points en la possession de l'ennemi, qu'on ne pouvait atteindre qu'après des combats successifs, et dont il était par conséquent impossible de déterminer la conquête à un jour fixé d'avance, laissaient la réussite de l'opération pour ainsi dire au hasard.

Les seules opérations qui aient chance de réussite sont celles où les troupes, placées dès le commencement sur des lignes décisives, suivent ces mêmes lignes, se portent sur l'ennemi sans crainte des embûches et couvrent en même temps leur retraite et leurs communications.

La manœuvre de Suwarow eût été plus solidement combinée si, pour entrer en Suisse, il eût choisi les deux routes dont l'une passe par la vallée de Misox et traverse le Bernardin, et l'autre mène par Riva et Chiavenna à Coire en traversant le Splügen. Les positions des Autrichiens protégeaient ces directions; ceux-ci n'auraient eu qu'à pousser leurs postes vers les sources du Rhin antérieur et faire quelques démonstrations offensives contre le St-Gothard, pour assurer d'autant mieux le transport des munitions sur le lac de Como. La route de Chiavenna, plus propre aux charrois et traversant des contrées moins sauvages que le St-Gothard, offrait à Suwarow la possibilité de conduire avec lui, sans danger, la plus grande partie de son artillerie et de se procurer les subsistances nécessaires. Lui-même couvrait alors le flanc de ses convois en marchant avec le gros de sa troupe par la vallée de Misox, parallèle au chemin de Chiavenna, et à supposer même que dans l'intervalle l'ennemi eût occupé les débouchés de ces défilés, ils étaient encore plus faciles à forcer que ceux du St-Gothard et de la Reuss, encaissés entre des parois d'immenses rochers. En cas de revers, l'armée se serait trouvée plus près de ses lignes de communication et de retraite. Enfin il était probable que les divers corps arriveraient au lieu de réunion en bien meilleur état qu'après avoir fait des mouvements compliqués et emporté plusieurs postes difficiles à attaquer.

Au reste, la manœuvre de Suwarow, dans quelque direction qu'il se mît en route, avait un défaut inévitable qu'il ne dépendait pas de lui de corriger et qui résultait des dispositions primitives d'après lesquelles on voulait entrer en Suisse du côté de l'Italie en traversant les plus hautes montagnes, au lieu de s'y rendre par les contrées plus ouvertes qui touchent à l'Allemagne. L'impulsion et la direction de toute l'entreprise devait partir de l'extrémité de l'aile gauche, c'est-à-

dire du côté le plus éloigné du véritable point d'attaque, et l'opération ne pouvait commencer que lorsqu'on aurait franchi l'espace qui séparait les troupes venant d'Italie de celles qui se trouvaient en Suisse, tandis que Masséna possédait déjà l'avantage d'avoir concentré des forces supérieures.

L'armée française comptait à cette époque, au dire de l'archiduc, 77,000 combattants, et 82,759 hommes d'après Masséna et les états officiels, non compris 7000 hommes sous Mengaud, cantonnés à Besançon. Cette armée était répartie comme suit :

1re DIVISION. — *Turreau :* Haut-Valais et Simplon, jusqu'à Domo d'Ossola.

2e DIV. — *Lecourbe :* St-Gothard, vallée de la Reuss, son aile gauche à Glaris.

3e DIV. — *Soult*: Aile droite près de Glaris, le centre sur la rive gauche de la Linth, entre les lacs de Zurich et de Wallenstadt; l'aile gauche près d'Attiswyl, sur la Sihl.

4e DIV. — *Mortier :* Sur l'Uetli, depuis Attiswyl à Altstetten.

5e DIV. — *Lorge:* Rive gauche de la Limmat entre Altstetten et Baden.

6e DIV. — *Ménard :* De Baden à l'embouchure de l'Aar dans le Rhin.

7e DIV. — *Klein:* Formant réserve dans le Frikthal, avec la cavalerie, 11 escadrons.

8e DIV. — *Chabran:* A Bâle.

L'armée alliée se composait et était répartie comme suit:

Korsakow, 33,000 hommes, concentré sur Zurich et vers la basse Limmat. Voici la répartition de ce corps, d'après les détails fournis par le général Dedon :

1° Dans le camp de Sihlfeld, entre l'Uetli et la Limmat; c'était là que Korsakow avait son corps de bataille;

2° Dans le camp en avant de Winingen, vis-à-vis de Dietikon, à hauteur et à droite du couvent de Fahr; il y avait là 2,000 grenadiers et 400 cosaques, baraqués dans les bois en avant du couvent;

3° 5 à 6,000 hommes dans un camp établi à Würenlos;

4° 2,000 hommes en avant du village de Wettingen;

5° Outre ces camps, la cavalerie et les Cosaques étaient répartis dans les villages qui bordent la petite route de Zurich à Baden par la rive droite, surtout à Höng, Winingen, Ottweil et Würenlos.

6° Une forte réserve, placée à la sortie de Zurich, sur la route de Winterthur, et une autre, plus forte, à Kloten.

Les postes russes étaient d'ailleurs si multipliés sur tout le cours

de la Limmat, que les sentinelles les plus écartées les unes des autres n'étaient pas à *cent pas*.

Nauendorf, avec 5,400 hommes, entre Waldshut et Bâle, sur la rive droite du Rhin.

Hotzé, 25,000 hommes y compris 3,000 Suisses, dans la position depuis Uznach à Coire et Dissentis.

Suwarow; 28,000 hommes (y compris Strauch) en marche sur la Suisse.

Quoique le plan de Masséna pour une attaque générale sur la basse Limmat eût échoué le 30 août, il n'abandonna pas ce projet et ne songea qu'à le mettre à exécution, épiant le moment où des circonstances favorables se présenteraient. — L'absence de l'archiduc donnait momentanément aux Français la supériorité du nombre. Il importait de saisir cet instant et de battre Korsakow et Hotzé avant que l'arrivée de Suwarow eût rétabli l'équilibre. Mais l'archiduc n'avait-il pas feint de marcher sur le bas Rhin pour attirer Masséna dans les plaines de Winterthur? Cette incertitude engagea Masséna à retarder son opération de quelques jours. Mais ce doute ayant disparu, et une lettre de Suchet, alors chef d'état-major de l'armée d'Italie, lui apprenant que Suwarow était en marche pour la Suisse, toute hésitation disparut. et il fixa au 25 septembre l'attaque projetée.

Ni le nombre des troupes russes, ni leur position, ni leur organisation, ne laissaient prévoir de grandes difficultés à les déposter. Le moment est venu de dire quelques mots des troupes russes à cette époque, de leur organisation, de leur tactique et du caractère de leurs deux généraux.

L'ARMÉE RUSSE EN 1799.

Les Russes s'étaient présentés sur le théâtre de la guerre avec une grande réputation de bravoure et de discipline militaire. Leur valeur se fondait principalement sur le sentiment de leur force physique, décisive dans les combats singuliers et dans les mêlées corps à corps; mais les occasions d'aborder l'ennemi à l'arme blanche ne se rencontrent que rarement en campagne depuis l'invention des armes à feu et depuis que l'on connaît les moyens d'arrêter, par des manœuvres, l'impétuosité des chocs. On ne peut guère les supposer que dans les cas où les troupes des deux partis seraient également manœuvrières et n'auraient plus que cette ressource pour décider une affaire.

Les troupes russes d'alors n'étaient point exercées à des manœuvres rapides; elles ne s'appliquaient qu'à une grande exactitude dans les détails aux dépens de la célérité, méthode indispensable dans le travail individuel et tant que l'instruction ne va pas au-delà des pre-

miers éléments ; mais bien moins importante lorsqu'il s'agit de pousser activement des masses et d'exécuter les grands mouvements de la tactique.

Au dire de Masséna, les Russes se formaient constamment en carrés pour l'attaque, et agissaient surtout à la baïonnette. C'est au point que Masséna crut devoir faire un ordre du jour pour annoncer à ses troupes qu'elles allaient avoir à combattre un ennemi plus familiarisé avec cette arme que les Autrichiens ; il émettait l'espoir qu'elles sauraient conserver, dans ce nouveau genre de combat, leur ancienne et glorieuse réputation.

Les Russes sont en général d'une sobriété prodigieuse ; mais leur séjour en Allemagne et en Italie les avait gâtés sous ce rapport ; ils étaient devenus gros mangeurs et dévoraient tout dans les pays qu'ils traversaient.

L'artillerie russe n'avait pas atteint à cette époque le degré de perfection auquel elle est parvenue plus tard. Les affûts étaient lourds et le calibre des pièces trop gros pour les boulets.

Les Cosaques veillaient exclusivement à la sûreté de l'armée ; habitués à rôder autour de l'ennemi, à l'épier, à l'agacer continuellement, ils perdaient de leur utilité dans un pays défavorable à la cavalerie, et surtout dans des positions défensives derrière une rivière. Organisés pour combattre les Turcs dans les steppes de leurs frontières, les Russes se doutaient à peine qu'il fût possible de se passer de beaucoup de choses auxquelles il faut renoncer dans le système des guerres modernes, tout en trouvant cependant des moyens suffisants de pourvoir aux premiers besoins de l'armée ; un attirail immense les accompagnait dans leurs marches et de longues files d'équipages gênaient tous leurs mouvements.

Depuis l'année 1763 ils n'avaient eu de guerre importante que contre les Turcs ; la valeur personnelle et le soin de se serrer en masse ou en carré, décidaient ordinairement la victoire sans qu'on eût besoin de recourir aux manœuvres ; aussi la plupart des généraux et des officiers s'étaient formés d'après ces principes, tandis que les autres parties de l'art de la guerre leur restèrent étrangères.

Fiers de leurs dernières victoires sur les Turcs, pénétrés du mépris que les émigrés français leur avaient inspiré pour les armées révolutionnaires, et par conséquent aussi pour les Autrichiens qui ne pouvaient venir à bout d'une guerre si facile à leurs yeux, persuadés que l'arrivée de Suwarow en Italie avait seule fixé le sort des armes dans ce pays, les soldats russes et leurs chefs étaient également aveuglés de présomption. Ce n'était point cette noble confiance dans ses propres moyens, qui relève le courage et porte à de grandes actions,

c'était au contraire l'indice d'une faiblesse morale qui devait faire craindre un découragement funeste à la suite d'un premier revers.

Korsakow, courtisan tacticien, au dire de Masséna, ennemi déclaré des baïonnettes intelligentes, de cette discipline paternelle qui prévient les fautes plutôt que de les réprimer, et de cette douce fraternité d'armes qui rattache le soldat à l'officier et l'officier au général par une chaîne invisible, ne voyant rien au-dessus des manœuvres automatiques, de la discipline des verges et des hauts bonnets coniques dont les grenadiers russes étaient coiffés. Il n'avait fait que deux campagnes, en Perse, dans lesquelles il avait donné des preuves incontestables de bravoure personnelle, mais douteuses quant à ses capacités militaires. Plein de présomption et d'arrogance, il ne répondit que par des rodomontades aux sages avis de l'archiduc. Celui-ci, avant son départ de Zurich, voulut lui désigner les points à garder: *Oui bien*, lui répond le Russe, *mais là où vous mettez un bataillon, il suffira d'une compagnie russe.* Quand l'archiduc voulut lui indiquer les routes à suivre en cas de retraite, *les Russes,* interrompit-il, *ne se retirent jamais.*

Avec un tel adversaire, si rempli de vanité et de présomption, Masséna comprit parfaitement qu'il devait lui inspirer une confiance aveugle et n'engager avec lui que des affaires d'avant-postes où il lui laisserait de légers avantages, jusqu'au moment où il frapperait le coup décisif.

Korsakow finit par se croire d'une telle supériorité que l'ennemi allait bientôt être obligé de se plier à toutes ses volontés; comme si, dans une attitude immobile, on pouvait maîtriser les mouvements d'un adversaire habile et actif, et comme si chaque ennemi et chaque pays n'exigeaient point une application différente des règles de l'art de la guerre.

D'ailleurs Korsakow perdait trop de vue les choses essentielles pour ordonner le luxe oriental de sa table dont il faisait les honneurs en homme du grand monde. Zurich était alors une espèce de petite cour militaire, de Coblenz au petit pied, où l'intrigue et la frivolité occupaient beaucoup de place; toutes ces circonstances dans la saison où les armées opèrent d'ordinaire, avaient valu à Zurich l'épithète dérisoire que lui donne de Rovéréaz : *un brillant quartier d'été.*

Suwarow. Le comte Pierre-Alexis Wasiliowitsch Souwarow-Rimnitzkoï, généralissime des armées russes, feld-maréchal impérial et royal au service d'Autriche, portait une âme de fer dans un corps chétif. Entré dans la carrière militaire à 17 ans comme simple soldat, il passa par tous les grades intermédiaires au premier rang, qu'il conquit par toute une vie d'exploits et d'héroïsme parfois barbare.

Maintenant, sous le poids de ses 69 ans, et sous son visage décharné, il conservait une santé inaltérée, la vigueur et le feu de la jeunesse. Les bains froids, la tempérance, l'activité, la vie austère du soldat avaient durci son corps et son caractère. Au comble des honneurs, il couchait sur une paillasse sous une couverture de laine et partageait le repas de ses soldats; sa mise consistait souvent dans l'uniforme d'un de ses régiments et dans une peau de mouton. D'autrefois il revêtait un costume d'une extrême somptuosité, brillant par le nombre et la richesse des décorations. — Fidèle à sa religion, il en exigeait les pratiques de son armée. Les dimanches et jours de fête, il lisait lui-même à sa troupe quelques pages d'un livre de dévotion; il ne donnait jamais le signal de la bataille sans faire le signe de la croix et baiser l'image de St-Nicolas. Inébranlable dans ses résolutions, fidèle à ses promesses, incorruptible, il ménageait ses paroles dans les occasions importantes, tandis que dans la conversation il les prodiguait avec une confusion affectée, mêlant à des bouffonneries ou à des questions extravagantes des sentences sublimes, et laissant échapper des éclairs au milieu de propos rompus. Tantôt d'une voix rauque et d'une prononciation peu nette, il mélangeait plusieurs langues; tantôt son organe noble, sa diction pure secondaient l'élévation de ses idées.

Sa bizarrerie outrée et pleine d'affectation, diminue sa gloire aux yeux des étrangers. Mais un coup d'œil prompt et sûr, un grand caractère, beaucoup d'activité et d'impétuosité, lui assignent incontestablement, au dire de Jomini, une place distinguée parmi les généraux de ce siècle. Les troupes qu'il menait étaient bien différentes de l'armée russe actuelle, sous le rapport de la tenue et de l'instruction; mais la race d'hommes était forte, l'esprit militaire parfait; si leur instruction aux manœuvres laissait beaucoup à désirer, rien ne surpassait l'aplomb qu'elles montraient dans la défense, ou l'audace impétueuse de leurs colonnes d'attaque.

La baïonnette était l'arme favorite du soldat et du général, qui méprisaient également les feux. La cavalerie était des plus médiocres.

L'état-major, formé de jeunes gens élevés à l'école des cadets, possédait des connaissances suffisantes pour développer les talents d'un homme né pour la guerre; mais il n'en avait pas assez pour constituer un corps savant, propre à diriger toute opération militaire.

Le premier soin du maréchal fut de recommander l'usage de la baïonnette; attribuant les revers des campagnes précédentes au peu de vigueur des officiers autrichiens, il envoya des officiers russes dans les régiments de l'armée impériale, enseigner le maniement de cette arme; leçon sévère et qui fut très mal accueillie par ceux qui en furent l'objet.

On raconte que le général Chasteler, chef d'état-major de l'armée, lui ayant proposé à son arrivée de faire *une reconnaissance,* le maréchal lui répondit vivement : *Des reconnaissances! je n'en veux pas; elles ne servent qu'aux gens timides, et pour avertir l'ennemi qu'on arrive; on trouve toujours l'ennemi quand on veut. Des colonnes, la baïonnette, l'arme blanche, attaquer, enfoncer, voilà mes reconnaissances.* Affreuse hablerie, quoiqu'en dise Jomini qui, ici, fait évidemment sa cour aux Russes; car enfin, toujours faut-il savoir où attaquer, où se porter pour enfoncer, et comment le saurait-on si ce n'est par des *reconnaissances?* Quand un général prend le commandement d'une armée en campagne, quelles que soient ses qualités, son premier soin n'est-il pas de chercher à connaître, d'une manière exacte, l'emplacement de ses troupes et celui de l'ennemi? Et comment y parvenir si ce n'est par des *reconnaissances?* — Mais revenons aux opérations de la campagne en Suisse.

Nous venons de voir quelles étaient les présomptions des Russes lorsqu'ils se chargèrent de défendre les bords de la Limmat. On ne peut plus s'étonner dès lors qu'ils aient préparé leur ruine en ravalant, comme marque de pusillanimité, toutes les mesures de prudence prises par les Autrichiens leurs devanciers.

Instruit des intentions de Suwarow qui comptait beaucoup sur la coopération des troupes portées devant Zurich, Korsakow attachait un grand prix à la conservation de ce débouché et avait concentré, dès le commencement de septembre, la moitié de ses troupes en avant et autour de la ville, dans la vallée de la Limmat; il y transféra même son quartier-général et les équipages.

Avant l'époque fixée pour l'offensive, 5000 hommes de renforts destinés à Hotzé avaient été détachés du corps de Korsakow. Il ne restait ainsi que peu de troupes pour garder la Limmat et l'Aar, quoique la conservation de cette partie de la ligne fût d'une importance majeure, vu qu'on avait dirigé de l'intérieur de l'Allemagne sur Schaffhouse tous les convois de l'armée, ainsi que le corps de Condé et 4000 Bavarois, passés à la solde de l'Angleterre, qui devaient suivre cette route pour se joindre aux Russes; il était donc indispensable de la couvrir.

Le général Duvassow, avec 8 bataillons et 10 escadrons, formait l'aile droite de l'expédition en occupant un camp près de Kloster-Wettingen et un autre plus petit à Würenlos; 3 bataillons étaient près de Kloster-Fahr, sous les ordres du général Markow; des Cosaques et des chasseurs gardaient le bord et les îles de la Limmat; mais ni leur nombre, ni leur vigilance n'étaient de nature à inspirer beaucoup de confiance.

Korsakow oublia totalement que la première condition de toute entreprise, est la certitude de pouvoir l'exécuter sans compromettre sa sûreté. En concentrant ses forces sur sa gauche, il dégarnit ses communications et laissa à découvert la ligne qu'il lui importait de défendre. Il s'exposa pendant longtemps aux plus grands dangers en prenant trois semaines trop tôt une attitude offensive ; il affaiblit sa ligne de défense que l'on ne doit abandonner qu'au dernier moment et lorsqu'on est si près d'entamer l'ennemi qu'il ne trouve plus moyen de prévenir le mouvement.

Tandis que Masséna pouvait employer la majeure partie de ses forces à tenter le passage de la Limmat, Korsakow ne prépara ses moyens de défense que là où les armées n'étaient séparées par aucune barrière naturelle ; comme s'il était impossible de passer une rivière mal gardée, et comme si les remparts de Zurich n'eussent pas suffi pour protéger cet important débouché.

Korsakow aurait dû, pour donner plus de solidité à sa position, suivre l'exemple des Autrichiens, prendre une position centrale en avant de la Glatt et tenir ses troupes à portée de marcher à la rencontre de l'ennemi sur quelque point qu'il eût voulu traverser la Limmat. La garnison de Zurich, soutenue par le gros de l'armée, assurait ce poste contre toute insulte, et dans cette attitude, les Russes, quoique plus faibles que leurs devanciers, auraient pu se maintenir facilement. Un revers même n'entraînait pas des suites trop funestes, parce que les Russes auraient, de cette manière, couvert leurs communications et leur ligne de retraite, soit qu'ils se dirigeassent sur Schaffhouse, sur St-Gall ou sur Uznach ; les postes de Zurich ainsi que la proximité des troupes placées sur la Linth, leur donnaient la facilité de passer vivement à l'offensive.

PASSAGE DE LA LIMMAT.

Une reconnaissance exacte de la Limmat avait démontré que le point de passage le plus favorable était au-dessus du village de Dietikon, où la rivière fait un coude considérable du côté des Français. Ce point présentait au reste des avantages et des inconvénients :

Avantages :

1° La rivière formait un repli dont la convexité se présentant du côté des Français leur procurait l'avantage de pouvoir être protégés par les feux croisés d'une artillerie nombreuse, pour laquelle un plateau situé en avant de Nider-Urdorf fournissait une excellente position.

2° La presqu'île de la rive droite, enfermée par le coude de la rivière, et où devaient aborder les premières troupes, était assez basse ;

un petit bois en couvrait la partie avancée ; ce bois était occupé par des postes nombreux ; mais ceux-ci une fois repoussés ou égorgés, le bois devenait pour les Français une espèce de tête de pont d'où il eût été difficile de déloger leur infanterie légère.

3° Le lieu désigné pour l'emplacement du pont était couvert par ce même bois et ne pouvait être vu de la rive opposée.

4° L'ancrage était bon et le courant de la rivière, très rapide partout ailleurs, était modéré par la sinuosité de la rivière.

5° Les hauteurs couvertes de forêts et de vignes qui bordent la rive droite de la Limmat s'en éloignent là où elle fait le coude et forment, pour ainsi dire, la corde de l'arc saillant que décrit la rivière ; il y avait entre ce rideau et le bouquet de bois qui était à la pointe la plus avancée, une prairie découverte où l'ennemi avait son principal poste dans une grande baraque sise entre les deux bois ; mais cette plaine pouvait être balayée dans tous les sens par le canon des Français.

Inconvénients, difficultés à vaincre :

1° Le peu de largeur de la rivière enlevait l'espoir de dérober aux ennemis les préparatifs du passage.

2° Aucun affluent, aucun bras séparé de la rivière ne se prêtait au transport des bateaux.

3° Aucune île touffue ne couvrait la descente des bateaux de leurs haquets.

4° Le lit de la rivière, trop encaissé sur la rive gauche, empêchait qu'on ne mît facilement les bateaux à l'eau.

5° On était obligé de charger les barques sur des voitures pour les conduire par terre jusqu'au bord de la rivière, et le bruit causé par ce travail ne devait pas manquer d'attirer l'attention de l'ennemi. On sait assez combien sont embarrassants les convois d'équipages de ponts et combien ils sont difficiles à mouvoir, pour se représenter aussi combien il eût été dangereux d'amener ces équipages jusqu'au bord de l'eau pour y être déchargés ; la précipitation, si naturelle en pareil cas, jointe au feu de l'ennemi, n'aurait pas manqué de jeter une affreuse confusion dans des attelages si nombreux, composés pour la plus grande partie de chevaux de réquisition conduits par des gens du pays. Quelqu'ordre et quelque activité qu'on y eût mis, on ne serait parvenu à décharger simultanément qu'un petit nombre des bateaux de l'avant-garde ; conséquemment il eût fallu que les premiers déchargés attendissent les autres, ou, ce qui eût été encore pire, que les troupes passassent partiellement et par petites portions. Qu'on estime ensuite le temps pendant lequel la rive eût été embarrassée de chariots, de chevaux, de charretiers, avant que les troupes eussent pu

s'embarquer, et l'on conviendra que ces retards et ces embarras eussent donné à l'ennemi tout le temps nécessaire pour mettre hors de service, par son feu, une grande partie des barques et des agrès, et pour faire avancer ses réserves, prendre ses dispositions de défense; dès lors il était bien évident que, quels que fussent d'ailleurs la valeur des troupes, et le sang-froid de leurs chefs, le succès d'une telle entreprise devenait tout au moins douteux. Nous verrons bientôt à quels moyens on eut recours pour vaincre de pareils obstacles.

6° Enfin, Dietikon était trop rapproché de Zurich; si Korsakow n'était pas contenu dans sa position, ou si le passage ne s'effectuait pas avec assez de promptitude pour que les Français gagnassent les communications des Russes avant que ceux-ci pussent atteindre celles des Français, dans ces deux cas le général russe pouvait, en partant de Zurich, se porter sur les derrières des Français pendant qu'ils opéraient le passage.

7° A ces difficultés occasionnées par la localité choisie pour point de passage, s'en joignaient d'autres résultant de la topographie générale du pays et de la position où se trouvait l'armée :

Tous les bateaux qui étaient à la disposition des Français étaient réunis à Brugg; or les ponts de Baden et de Wettingen sur la Limmat étaient détruits et il n'y avait plus de communications directes par terre entre Brugg et Dietikon. Pour conduire les barques dans ce dernier lieu, il fallait les mener à Bremgarten, sur la Reuss, traverser les rues étroites et tortueuses de cette ville, son pont très resserré, franchir ensuite la chaîne des collines et des ravins qui séparent la Reuss de la Limmat, et cela par un mauvais chemin de montagne très étroit, encaissé, détrempé par les pluies d'un été très humide. Aussi ce ne fut qu'en s'y prenant plusieurs jours à l'avance que le transport pût être opéré pour le moment opportun.

Quoiqu'il en soit, on pouvait se flatter de surmonter ces difficultés; d'ailleurs on ne trouvait sur aucun autre point les avantages offerts par celui-ci. Dietikon fut donc choisi pour point de passage.

Masséna avait fait venir de Strasbourg, après l'évacuation de Zurich, un équipage de pont de 30 bateaux d'artillerie, munis de leurs agrès; c'était tout ce qu'il avait pu se procurer. De ces 30 bateaux, 4 avaient été brûlés à Dettingen par les Autrichiens, le 17 août; 10 autres étaient employés sur la Reuss pour remplacer le bac de Windisch, pont nécessaire aux mouvements des troupes qui auraient été trop lents par le bac et qui, étant en vue de l'ennemi, ne pouvait être enlevé sans qu'il ne s'en aperçût et n'en conçût des soupçons. Les 16 autres étaient employés à un pont construit sur la Reuss à Rothenwyl; ce pont avait déjà été levé le 30 août et conduit par eau à Win-

disch pour le passage de la Limmat projeté pour ce jour là; il avait été ramené à Rothenwyl par ordre du général en chef, afin de tromper l'ennemi. C'était de ce pont qu'on voulait se servir pour en construire un sur la Limmat à Dietikon où il fallait le faire arriver en passant par Bremgarten.

Quant aux moyens de débarquement, après avoir exploré les lacs de Zug et de Neuchâtel, le génie parvint à réunir 37 barques de toute espèce, dont les plus grandes pouvaient contenir 40 à 45 hommes armés, et les plus petites 20. Ces barques furent amenées par 3 convois successifs et déchargées derrière Dietikon, à l'abri des regards de l'ennemi, derrière un bouquet de bois, à un kilomètre à peu près du point de passage; là on s'empressa de réparer les avaries causées par le transport.

Les chevaux de l'artillerie de la division Ménard conduisaient les convois de Brugg à Bremgarten; là ils étaient relevés par ceux de la division Lorges qui leur faisaient franchir la montagne. Les convois, dit Dedon, arrivaient, sans être aperçus de la rive droite, jusque derrière un bouquet de grands sapins situé sur une éminence à la droite du village, où ils restaient jusqu'à la nuit. On les conduisait alors plus près du village où les barques étaient déchargées derrière des haies, à l'abri d'un petit camp français; les haquets étaient aussitôt renvoyés à Brugg par un convoi subséquent. Au dire de Dedon, cette opération ne dura pas moins d'une quinzaine de jours.

Les pontons de Rothenwyl durent rester en place jusqu'au moment précis fixé pour l'attaque, afin de ne pas éveiller l'attention de l'ennemi. Le 23 septembre, le général Dedon reçut l'ordre de les enlever, ce qu'il fit dans la nuit du 23 au 24, qui fut employée avec la plus grande activité à replier le pont, à le descendre par eau jusqu'à Bremgarten, à le tirer à terre, le charger sur des voitures et le conduire à Dietikon à travers la montagne. Le 24, à l'entrée de la nuit, le convoi arrivait à Dietikon; il était composé d'une nacelle et de 16 bateaux d'arsenal montés sur leurs haquets et conduits par les chevaux du parc d'artillerie de la division Lorges, et d'une soixantaine de voitures agricoles de réquisition, la plupart attelées de bœufs et portant les différents agrès. Le convoi était organisé de manière à ce que, à la suite de chaque section de 2 bateaux, marchaient tous les objets nécessaires pour les monter. Indépendamment de la compagnie des pontonniers qui y était affectée, on y avait joint quelques hussards pour faire suivre les voitures agricoles et pour veiller à ce qu'aucun ne restât en arrière.

Masséna destina au passage toute la division Lorges et une partie de celle de Ménard; le reste de celle-ci devait occuper l'ennemi par

des démonstrations à Vogelsand où, depuis quelques jours, on avait rassemblé des bateaux et fait des préparatifs ostensibles pour donner le change aux Russes.

La division Mortier eut ordre de retenir l'ennemi devant Zurich en l'attaquant le même jour à Wollishoffen ; il avait ordre de diriger ses obus sur la ville.

Klein, avec la réserve, devait couvrir le chemin d'Altstetten.

Soult devait passer la Linth à Bilten et empêcher les Autrichiens d'aller au secours des Russes avant la fin de l'opération.

Le jour de l'attaque avait d'abord été fixé au 26 septembre ; mais les nouvelles que Masséna reçut du St-Gothard le forcèrent d'avancer l'affaire d'un jour ; tous les préparatifs durent donc être achevés pour la nuit du 24 au 25 septembre.

Le 24 au soir les Russes n'avaient aucun soupçon de l'entreprise. Lorsque la nuit fut close le général du génie Dedon, aidé par ceux des pontonniers qui étaient déjà sur place, fit charger sur les épaules des soldats de 4 compagnies de la 37e et d'un bataillon de la 97e, et porter en silence jusqu'au rivage, toutes les barques destinées au passage et au transbordement des troupes ; ces barques furent rangées sur le rivage, pour ainsi dire, en bataille. On en forma trois divisions distinctes mais rapprochées les une des autres :

Sur la droite, à la division supérieure, on avait réuni les bateaux les plus petits et les plus légers ; c'était cette division qui devait passer ses premières troupes destinées à surprendre les Russes et à faciliter l'embarquement et le passage des divisions du centre et de la gauche ; étant plus petits ils devaient être lancés à l'eau avec plus de facilité et être plus tôt chargés de troupes.

Au centre, les bateaux les plus lourds et les moins maniables.

A la division inférieure, à gauche, étaient placés les bateaux moyens, destinée à aborder une île formée par un petit bras de la Limmat, où les Russes avaient des postes qui battaient à revers le point d'attaque.

Les pontonniers avaient également été partagés, comme les bateaux, en 3 divisions et distribués à l'avance de manière à ce que chacun connût le bateau auquel il était affecté.

Le partage des barques étant achevé, après avoir examiné si chacune était munie des agrès et cordages nécessaires, le chef du génie ordonna aux pontonniers de se coucher derrière leurs bateaux respectifs, leurs rames à la main, et d'y rester dans le plus grand silence jusqu'à ce qu'on donnât le signal de l'attaque.

Ces travaux préparatoires, si pénibles, si difficiles à exécuter dans l'obscurité avec le silence nécessaire pour n'être pas trahi, surtout sur

un terrain raboteux, glissant et coupé de plusieurs fossés, furent terminés à minuit, sans que l'ennemi parût s'en être aperçu. Les troupes des 37e et 97e retournèrent à leur camp pour prendre les armes; elles furent remplacées auprès du commandant du génie par la Légion helvétique, commandée pour aider les pontonniers à construire le pont. Quelques pelotons de sapeurs munis d'outils de pionniers furent distribués sur les divers points d'embarquement; ils devaient pratiquer des rampes pour faciliter l'action de lancer les bateaux, attendu que la rivière étant un peu encaissée, le rivage se trouvait élevé de 7 à 8 pieds au-dessus du niveau de l'eau.

Le chef d'escadron Foy, commandant l'artillerie de la division Lorges, avait été chargé de disposer et de placer celle qu'on avait destinée à protéger le passage. A droite, il en avait garni le petit plateau en avant de Nider-Urdorf qui prenait des revers sur la gauche de l'ennemi, balayait la plaine entre les deux bois et empêchait que les Russes, une fois chassés de la pointe de la presqu'île, ne pussent y revenir pour inquiéter les travaux du pont. Il en avait placé également au-dessus de Dietikon, dans le repli inférieur de la rivière; celle-ci pouvait porter sur le camp ennemi, prendre des revers sur sa droite et croiser son feu avec celle du plateau d'Urdorf; comme le camp russe était en partie masqué par le bois et qu'il dominait la position des Français, c'est là qu'on avait de préférence placé les obusiers, afin de fouiller le bois et d'atteindre le camp par ricochet. — Entre ces deux emplacements principaux, Foy avait distribué quelques pièces vers le point de passage à la sortie du village; il avait en outre réservé quelques pièces d'artillerie légère pour voltiger dans la plaine du côté de Schlieren. Vis-à-vis et au-dessus du village d'Othweil, il avait établi une batterie de 12 liv. sur une éminence, près du bord de la rivière; cette batterie avait pour objet d'intercepter le chemin de Würenlos à Zurich (rive droite), dans un endroit où la pente rapide de la montagne s'approchant de la rivière, ne laisse d'autre débouché que la grande route, ce défilé étant le seul passage que pussent prendre les troupes du camp de Würenlos pour se porter au secours de celui de Winingen. Cet endroit se fait remarquer sur le terrain par une maison isolée qui s'aperçoit de très loin et qui est située sur la route entre Würenlos et Othweil; au-dessous de cette maison est une pente fort roide, couverte de vignes, qui vient se perdre au bord de la rivière.

L'artillerie s'était rendue sur le terrain et avait pris ses positions, avant l'attaque, dans le plus grand silence et avec un ordre parfait, au point qu'elle ne fut pas entendue, non seulement des Russes, mais même des troupes françaises rangées en bataille sur la rive gauche.

De son côté, l'infanterie de l'avant-garde, toute bouillante d'ardeur, se trouvait en bataille à 50 pas du rivage, bien avant l'instant fixé, et elle y était arrivée, comme l'artillerie, sans se faire remarquer.

Comme les avant-postes russes sur la rive gauche en face d'Altstetten n'étaient pas éloignés de plus d'une lieue de Dietikon, les Français pouvaient craindre que pendant qu'ils seraient occupés du passage, ces troupes ne fissent un effort et ne s'avançassent pour les prendre à dos entre deux feux. C'était à s'opposer à cette manœuvre et à contenir l'ennemi que la réserve, aux ordres de Klein, était destinée; elle était composée de grenadiers et d'un gros corps de cavalerie. Pour remplir son but, elle fut placée dans la plaine entre Dietikon et Schlieren.

Toutes ces dispositions nocturnes ayant été faites avec infiniment d'ordre et de précision, chacun étant à son poste et la pointe du crépuscule approchant, le signal de l'attaque fut donné.

Suivant l'ordre, les plus petits bateaux sont aussitôt jetés à l'eau et se chargent de troupes. Malheureusement il n'y avait pas assez de fond, ensorte que, chargé de troupes, ils s'engravèrent, ce qui retarda de quelques minutes le départ de cette petite flottille. Les Français entendirent d'abord des cris partis des postes russes où il se faisait quelque mouvement; bientôt partit leur première décharge de mousqueterie dont le feu s'étendit immédiatement sur toute la ligne. Il était alors 4 3/4 heures.

Aussitôt les cris *en avant* se firent entendre de toutes parts et les autres barques furent traînées sur le rivage et précipitées dans la rivière par l'infanterie qui était en bataille, prête à s'embarquer. La mise à l'eau de ces barques eut lieu si promptement que les sapeurs, qui devaient faciliter cette opération en pratiquant des rampes sur la berge, n'eurent pas le temps de donner leur premier coup de pioche. Du reste toute cette opération, ainsi que celle du passage des premières troupes, se firent avec une telle célérité qu'il n'y avait pas encore 3 minutes que les premiers coups de fusil avaient été tirés, que déjà il ne restait plus une seule barque à la rive gauche et que 600 hommes étaient jetés à la rive droite aux cris de *vive la République*, et cela, malgré la rapidité du courant.

(A suivre.)

LAUSANNE. — IMPRIMERIE CORBAZ ET ROUILLER FILS, ESCALIER-DU-MARCHÉ, 20.